This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

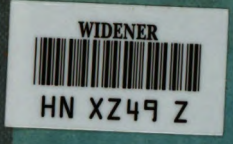
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Fr
481
143



Napoleon en Espagne.
1908

Digitized by Google

Fr 1481.143

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

BOUGHT FROM THE
AMEY RICHMOND SHELDON
FUND

Digitized by Google

EMILE FARNY

NAPOLÉON

EN ESPAGNE

I

LA CHAUX-DE-FONDS
IMPRIMERIE DU NATIONAL SUISSE
1908

Digitized by Google

Fr1481.143

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
JUN 5 1941

Sheldon fund

Digitized by Google

Il y a cent ans

NAPOLÉON EN ESPAGNE

I. Le guet-apens de Bayonne (avril-juin 1808)

Aucun historien n'est parvenu à excuser la criminelle folie de Napoléon, quand il entreprit, il y a cent ans, la conquête de l'Espagne, sous prétexte de fermer la Méditerranée à la Grande-Bretagne.

L'empereur convoitait les couronnes de son allié Charles IV, dont la flotte avait été anéantie par les Anglais à Trafalgar (21 octobre 1805), en combattant pour l'honneur exclusif du pavillon français!

Cette effroyable guerre d'Espagne devait durer six ans et faire plus d'un demi-million de victimes françaises.

Sans doute, les souverains qui, en 1808, régnaient à Madrid, le vieux roi Charles IV Bourbon, son indigne épouse la reine Marie-Louise de Parme, un infâme favori, Manuel Godoy, enfin le fourbe et

Digitized by Google

méprisable prince héritier Ferdinand des Asturies, n'étaient remarquables que par la faiblesse, l'impudicité, l'abjection et la lâcheté.

Napoléon allait donner l'auréole du malheur à la dynastie des Bourbons d'Espagne.

Pour réaliser son projet d'annexion de la péninsule ibérique, Napoléon eut recours d'abord à une diplomatie tortueuse, puis la force brutale consomma l'oeuvre de la ruse et de la déloyauté.

A Fontainebleau, il avait conclu, avec l'ambassadeur espagnol, un traité secret de partage du Portugal et de ses colonies (octobre 1807), et obtenu, à cet effet, le libre passage des troupes françaises à travers le territoire espagnol.

A la fin de novembre 1807, Junot entrait à Lisbonne avec 1500 grenadiers éreintés, n'ayant plus même la force de marcher au son des tambours! La résistance des Portugais avait été insignifiante.

Conseillé par l'Angleterre, qui voulait ruiner l'influence napoléonienne au Portugal, le régent Jean VI s'était enfui au Brésil, en emmenant la reine-mère, le trésor et la flotte.

Sous prétexte de renforcer Junot, les corps de Dupont, Moncey et Duhesme pénétrèrent en Espagne.

En janvier 1808, il y avait 80,000 Français dans le nord de la péninsule.

Trois mois auparavant, le prince des Asturies avait contraint son père à abdi-

Digitized by Google

quer en sa faveur, et les Espagnols crurent que l'empereur allait reconnaître comme roi légitime Ferdinand VII. Celui-ci, pour se concilier les faveurs impériales, lui demandait la main d'une princesse de la famille Bonaparte.

De son côté, Charles IV, afin de résister à son fils, s'était jeté dans les bras de son «magnanime ami» Napoléon.

L'ex-roi disait à ses anciens sujets (dans une proclamation du 16 mars 1808): « Sachez que l'armée de mon cher allié l'empereur traverse mes Etats avec des sentiments de paix et d'amitié; elle a pour but de se porter sur les points menacés d'un débarquement de l'ennemi. » Il s'agissait de faire croire aux Espagnols que Napoléon les protégerait contre une invasion anglaise.

Le lendemain de l'affichage de ce manifeste, une insurrection éclata à Aranjuez et à Madrid, pour empêcher les Bourbons d'Espagne d'aller rejoindre en Amérique les Bragance du Portugal.

En effet, Godoy avait tout préparé pour la fuite de la famille royale, mais Ferdinand VII avait éventé ce projet et provoqué une émeute populaire.

Le palais de Godoy fut saccagé par la populace, et le premier ministre n'échappa à la mort qu'en se déguisant et se cachant. Il resta 38 heures dans un grenier, sous un tas de nattes. Les bustes du favori furent accrochés à des potences, ses portraits jetés dans des égouts.

Digitized by Google

A la nouvelle de la chute de Godoy, le «Te Deum» était chanté dans plusieurs villes, et des fêtes publiques avaient lieu.

Au sortir de sa retraite, le 18 mars 1808, Godoy fut horriblement maltraité. Il dut se réfugier, tout sanglant, dans la caserne des gardes du corps!

Charles IV, apeuré, destitua momentanément le favori de la reine de toutes ses charges et dignités! Et, comme l'effervescence populaire ne s'apaisait pas, il abdiqua, de nouveau, en faveur de son «fils bien-aimé» (sic).

Le peuple madrilène acclama Ferdinand avec un enthousiasme fébrile: il voyait en lui le héros national, le sauveur de l'Espagne, nouveau Saint-Georges, élu de Dieu, pour terrasser l'hydre de France!

Il s'agissait de ne pas froisser l'empereur; c'est pourquoi les cris de: «Vive Napoléon!» se mêlaient aux clameurs qui saluaient l'avènement de Ferdinand VII.

Le nouveau roi fit son entrée solennelle à Madrid, le 24 mars 1808, le lendemain de l'arrivée des soldats de Murat dans la capitale.

Mais le beau-frère de Napoléon refusa de reconnaître Ferdinand VII comme roi d'Espagne. Il ne lui fit pas même une visite de politesse!

D'autre part, l'ambassadeur français, Beauharnais, conseillait à Ferdinand de se rendre auprès de Napoléon à Bayonne, sur la frontière franco-espagnole.

Quant à l'empereur, il chargea son hom-

Digitized by Google

me à tout faire, lorsqu'il s'agissait de démarches louches et cauteleuses, le général Savary, d'obtenir de Charles IV une protestation en règle contre son abdication. Il devait engager l'ex-roi, la reine et Godoy à venir à Bayonne, afin de se concerter avec leur «magnanime ami et allié».

Ferdinand VII, ses parents et leur favori allaient tomber dans le traquenard impérial, tendu à Bayonne.

A sa venue à Bayonne, le 21 avril 1808, Ferdinand VII fut accueilli par Napoléon en qualité de prince des Asturies et non comme roi d'Espagne.

Quelques jours plus tard (le 26 avril), Godoy arriva près de l'empereur; puis ce fut le tour (le 30 avril) de Charles IV et de Marie-Louise. Ils furent traités en souverains et reçurent des honneurs royaux.

Il y eut, à Bayonne, des scènes de famille d'une violence inouïe et d'une écoeurante tristesse.

La reine Marie-Louise n'aimait que son favori Godoy, et elle ne désirait qu'une chose: que son fils ne régnât pas!

Poussé par sa femme, Charles IV força son fils à l'abdication. Il lui avait écrit, d'après les instructions de l'empereur: « Votre conduite envers moi, vos lettres interceptées, ont mis une barrière d'airain entre vous et le trône d'Espagne. Il n'est ni de votre intérêt, ni de celui des Espagnes que vous y prétendiez... »

Ferdinand, pressé par Napoléon, répon-

Digitized by Google

dit qu'il avait reçu la couronne de son père; qu'il la lui restituerait, non en pays français, mais à Madrid, en présence des conseils du gouvernement espagnol.

Ferdinand ayant fait allusion aux coupables agissements de sa mère et de Godoy, l'empereur appuya par des arguments injurieux une usurpation qui n'avait d'autre droit que celui du plus fort, en disant: « Si votre mère est ce que vous dites, vous n'avez aucun droit au trône; je puis donc vous en faire descendre. »

Dans une dernière entrevue, le 6 mai et elle sera plus odieuse et plus infâme que les autres, — Ferdinand devra céder aux menaces de l'empereur: il signera son acte d'abdication. Alors Charles IV s'empressera de remettre ses couronnes d'Espagne et des colonies à Napoléon!

Quatre jours auparavant, de graves événements avaient eu lieu dans la capitale, et toute l'Espagne allait se soulever contre son parjure allié.

II. Le Dos de Mayo. — L'insurrection du 2 mai 1808

Quand Murat, lieutenant de l'empereur, se conformant aux ordres de son impérial beau-frère, avait voulu faire partir de Madrid pour Bayonne les deux enfants de Charles IV qui y étaient restés, — la reine détrônée d'Etrurie et l'infant Francisco, — une formidable émeute, suscitée

Digitized by Google

par l'orgueil castillan froissé, éclata dans la capitale, le 2 mai 1808.

Murat la noya dans le sang. Il fit tirer à mitraille sur la foule, et sa cavalerie sabra impitoyablement les curieux.

Combien y eut-il de victimes? On a donné les chiffres les plus contradictoires.

Selon l'enquête du colonel Napier, 700 Français et 120 Espagnols succombèrent ce jour-là.

Par contre, le «Moniteur», journal officiel de l'empire français, attribuant, le 11 mai, la responsabilité de l'insurrection à Ferdinand VII, évaluait les pertes des révoltés à «plusieurs milliers des plus mauvais sujets de pays» (!), et déclarait que 25 Français avaient été tués et 50 blessés.

Vantal de Carrière parle d'environ 2000 Espagnols et de 200 Français tués le 2 mai 1808.

Le lendemain, 3 mai 1808, Murat fit encore fusiller une centaine de paysans qui avaient été pris les armes à la main.

Murat a estimé les pertes des «insurgés» à 600 personnes, les siennes à 145 soldats.

Marbot, dont le récit de la journée du 2 mai fait honneur à son imagination, croit qu'il y eut 1200 à 1500 cadavres. Thiers, plus modéré, a compté 400 Espagnols et 100 Français.

Suivant Oncken, le grand historien allemand, un millier de Madrilènes périrent.

Le recensement des décès, fait à Madrid, la semaine suivante, cite les noms de

Digitized by Google

185 morts et 10 blessés. Mais combien de paysans tombèrent sous les balles françaises? Il est impossible de le dire.

« De cette malheureuse journée — M. Geoffroy de Grandmaison l'a fort bien dit — la responsabilité pèse sur Napoléon, dont la félonie blessait tout un peuple; elle rejaillit sur Murat, trop docile et très grossier instrument. »

D'ailleurs, le maître a disculpé son représentant. Il lui écrivit sa satisfaction: « Je suis fort aise de la vigueur que vous avez mise. »

Un avis, dont nous reproduisons quelques articles, avait été placardé dans les rues de Madrid, par ordre du lieutenant de Napoléon:

« Art. 4. — Tout groupe dépassant huit personnes sera considéré comme réunion séditieuse et dispersé à coups de fusil.

« Art. 5. — Toute ville ou ferme où un Français sera assassiné sera incendiée.

« Art. 6. — Les maîtres répondront de leurs domestiques, les maîtres de fabrique de leurs ouvriers, les pères de leurs enfants, les chefs de couvent de leurs religieux.

« Art. 7. — Les auteurs de libelles imprimés ou manuscrits, ceux qui les auront distribués ou vendus, seront réputés agents de l'Angleterre, et comme tels, passés par les armes. »

Ces ordonnances de Murat, exécutées dans toute leur rigueur, accrurent l'exas-

Digitized by Google

pération des Espagnols de toutes les classes.

— La journée d'hier, s'exclamait joyeusement Murat, met l'Espagne dans la main de l'empereur!

— Dites plutôt, Excellence, lui répondit un membre du gouvernement provisoire (O'Farril), qu'elle la lui enlève pour jamais!

Le «Dos de Mayo», le 2 mai 1808, fut en effet le point de départ de la guerre nationale et religieuse, jour de deuil et de gloire, célébré depuis lors chaque année, en souvenir des premières victimes de la guerre de l'indépendance espagnole. Le serment de résistance à l'étranger maudit fut scellé dans le sang des patriotes qui coula en ce jour funèbre.

A la nouvelle des troubles de Madrid, Napoléon avait, à Bayonne, alarmé le sénile Charles IV et insinué que leur instigateur ne pouvait être que le prince Ferdinand des Asturies.

Charles IV fit appeler son fils. Il l'accusa de trahison et de perfidie; la reine s'emporta davantage; elle menaça de son poing Ferdinand et lui reprocha d'avoir voulu détrôner son père et assassiner sa mère! Elle engageait Napoléon à envoyer son fils à l'échafaud.

Alors l'empereur déclara froidement que si Ferdinand n'avait pas abdiqué la couronne avant minuit, il serait traité «en fils rebelle et coupable de l'insurrection de Madrid.»

Digitized by Google

Cette infamie eut lieu le 6 mai 1808, et Charles IV s'empressa, nous l'avons déjà dit, de transférer tous ses droits à Napoléon! L'empereur les conféra à son frère Joseph, qui quittera à regret son trône de Naples, où Murat lui succédera.

Napoléon adressa la proclamation suivante à la péninsule ibérique:

« Espagnols, après une longue agonie, votre nation périssait. J'ai vu vos maux, je vais y porter remède. Je veux acquérir des titres éternels à l'amour et à la reconnaissance de votre postérité. Votre monarchie est vieille, ma mission est de la rajeunir... Je placerai votre couronne sur la tête d'un autre moi-même... Souvenez-vous de ce qu'ont été vos pères, voyez ce que vous êtes devenus... Soyez pleins d'espérance et de confiance dans les circonstances actuelles, car je veux que vos derniers neveux conservent mon souvenir et disent: Il est le régénérateur de notre patrie! »

Charles IV et la reine Marie-Louise devaient obtenir, en compensation de l'ancien royaume de Charles Quint, la promesse d'une liste civile de 7 millions et demi par an, avec les châteaux de Compiègne et de Chambord. Cette promesse resta... une promesse! L'ex-roi, interné à Valençay, consacrera ses jours à... faire sonner ensemble sa magnifique collection de pendules!

Ferdinand recevrait 11 millions et 100 mille francs en échange de ses couronnes

Digitized by Google

d'Espagne et des colonies; et il aurait la jouissance du château de Navarre, en Normandie. En attendant que cette résidence fût aménagée, Ferdinand devait habiter chez Talleyrand, à Valençay. Le diplomate y fera venir une troupe de théâtre pour distraire son royal prisonnier, et le prince des Asturies s'estimera si heureux en la société des actrices, qu'il ne cherchera jamais à s'évader; il découragera toutes les tentatives de ses partisans pour le ramener à Madrid!

L'empereur avait écrit à Talleyrand: « Si le prince des Asturies s'attachait à quelque jolie femme, et qu'on en fût sûr, cela n'aurait aucun inconvénient, puisqu'on aurait un moyen de plus pour le surveiller!... Je désire qu'il soit occupé et amusé... »

Napoléon, vaincu en octobre 1813, à Leipzig, s'empressera, dès son retour en France, — et dans le seul but de diminuer le nombre de ses ennemis, — de renvoyer Ferdinand VII au-delà des Pyrénées.

Thiers n'a exprimé que la vérité en qualifiant de «fourbe» et d'«inique» la conduite de Napoléon à Bayonne, lorsqu'il contraignit à l'abdication les Bourbons espagnols, et le même historien a porté un autre jugement que la postérité équitable a ratifié: « N'accusons pas la Providence: après Bayonne, nous ne méritions pas d'être heureux. »

Digitized by Google

III. Après l'escamotage d'un trône

A la nouvelle de l'ignominie de Bayonne, toute l'Espagne frémit d'indignation, courut aux armes, se hérissa de corps-francs.

Le fanatisme populaire fut attisé par le clergé régulier et séculier. Moines et curés prêchèrent la croisade contre les Français. Ils dépeignaient les soldats de Napoléon comme des hérétiques, voulant implanter en Espagne, sous le nom de réformes, la corruption, l'impiété et l'athéisme.

Dans un «catéchisme civil» qu'ils imposaient partout, ils affirmaient leur confiance en Ferdinand VII, leur seul «roi», devant être obéi «avec l'amour que ses vertus et ses malheurs lui ont mérité».

L'Espagnol, enseignaient-ils, doit être «chrétien, catholique, apostolique et romain, défendre sa patrie, sa religion, ses lois, et mourir plutôt que de se laisser vaincre.»

A cette demande: «Quel est l'ennemi de notre bonheur?» le catéchisme répondait: «l'empereur des Français», et il en traçait le portrait suivant: «C'est un nouveau souverain infiniment méchant et ambitieux, le principe de tous les maux, le destructeur de tout bien, un composé de vices et de méchancetés.»

Après avoir flétri l'orgueil, la perfidie et le despotisme de l'empereur, le «Catéchisme civil» avouait que Napoléon avait deux natures: «l'une diabolique et l'autre

Digitized by Google

inhumaine», et que ce tyran était le produit de l'«enfer et du péché».

Tuer des Français, selon le même livret, loin d'être un crime, devenait un acte héroïque: « C'est bien mériter de la patrie si, par ce moyen (l'assassinat), on la délivre des insultes, du vol et des tromperies. » Le meurtre devenait une action digne du ciel, à laquelle l'impunité était assurée.

Contre les Français, tous les moyens, même les pires ou les plus lâches et les plus vils, furent déclarés excellents; leurs blessés expireront, en général, après les plus hideux outrages, leurs malades seront torturés et massacrés, même dans les ambulances et les hôpitaux.

Des brutes fanatisées crucifieront, pendront ou brûleront à petit feu des soldats français; d'autres de ces malheureux seront enterrés vifs, ou sciés entre des planches!

Les ecclésiastiques étaient autorisés à tuer les Français et leurs adhérents!

Avant le guet-apens de Bayonne, les Espagnols étaient très divisés entre eux: ils puisèrent désormais dans leur exaspération contre l'Antéchrist (Napoléon), le sentiment de leur unité nationale.

On a pu comparer la guerre d'Espagne de 1808-1814 au régime de la terreur robespierriste de 1793-94. M. Albert Sorel a défini le soulèvement des Espagnols contre Napoléon: «un 93 monacal, surpassant en frénésie le 93 jacobin».

Retenons une autre image du même historien: Napoléon s'était, dit-il, monté pour

Digitized by Google

assommer le taureau d'un coup de massue : il marcha sur des nids de vipères qui fuient mordant les hommes aux pieds». Ces «vipères», exacerbées par le fanatisme politique et religieux, firent de perpétuels retours offensifs contre les envahisseurs étrangers, et, finalement, les forcèrent à la retraite.

Napoléon avait prévu le soulèvement de l'Espagne, mais il eut le tort de ne pas lui attacher l'importance qu'il présenta. Il méprisait ses adversaires, car il ignorait qu'il y avait une armée régulière espagnole, fortement organisée ; il croyait que ses lieutenants ne rencontreraient que des paysans mal armés, sans discipline, sans cohésion et sans chefs.

— « Si cette entreprise, disait-il à M. de Pradt, devait me coûter 80,000 hommes, je ne la tenterais pas. Mais elle ne m'en coûtera pas 12,000. C'est un enfantillage. Les Espagnols ne savent pas ce que c'est qu'une armée française. Croyez-moi, cela finira vite. » Il avait aussi déclaré (au chanoine Escoiquïtz, le Mentor de Ferdinand), que « les pays où il y a beaucoup de moines sont faciles à subjuguer ».

Combien l'orgueilleux conquérant se trompait ! Son imprudence et sa témérité devaient lui coûter sa couronne usurpée.

Napoléon n'avait pas la moindre idée de la résistance que ses soldats rencontreraient chez des adversaires excités par leurs sentiments religieux, leurs mœurs et leur patriotisme.

Digitized by Google

Cette guerre d'Espagne, de six années, allait, en réalité, paralyser le vainqueur de l'Autriche, de la Prusse et de la Russie, et elle allait permettre aux peuples opprimés de préparer leur revanche.

Il y avait, le 1er juin 1808, 100,000 Français en Espagne. Mais ces soldats étaient en majorité des conscrits inexpérimentés et anticipés ou des réservistes trop âgés sans parler des réfractaires envoyés de force aux régiments. Ils vivaient de privations et de pillage.

Les chefs étaient à l'avenant de leurs troupes.

Ecoutons le témoignage d'un écrivain militaire, qui met le souci de la vérité au-dessus du chauvinisme. Le colonel Clerc a écrit: « A la tête de jeunes soldats non instruits de la classe anticipée de 1808 furent placés de vieux cadres épuisés, mécontents, tirés des dépôts de l'intérieur, où ils n'aspiraient qu'à jouir d'une retraite méritée. »

Suivant le général Belliard, un témoin oculaire, l'armée française qui allait se battre en Espagne en 1808 était une «pétaudière», «sans esprit de corps». Il portait le même jugement sur les officiers.

Dans de telles conditions, la victoire devait être bien incertaine pour eux.

Digitized by Google

IV. La mission du général Dupont

Le maréchal Bessières avait établi son quartier-général à Burgos. Il envoya le général Verdier contre Saragosse, tandis qu'il surveillait la Vieille-Castille et les Asturies. Le général Lassalle occupait Valladolid, et Duhesme était à Barcelone. Moncey devait menacer Valence. Enfin, Dupont, après avoir traversé l'Andalousie, irait dégager Cadix et secourir l'amiral Rosily, dont les six navires embossés dans le port étaient bloqués par les onze vaisseaux de guerre anglais de l'amiral Purvis.

Quoique Dupont n'eût à sa disposition que de trop jeunes troupes — beaucoup de ses soldats n'avaient jamais fait le coup de feu — il espérait trouver à Cadix le bâton de maréchal.

Le héros de Marengo, Pozzolo, Harbach, Diernstein, Halle et Friedland, arriva à Baylen, à l'entrée de l'Andalousie, le 3 juin 1808, avec environ 13,000 hommes, et dans ce nombre il y avait 2400 Suisses.

Il avait espéré le concours des trois régiments suisses de Tarragone, Carthagène et Malaga. Ceux-ci avaient été gagnés à la cause de l'indépendance espagnole, chose toute naturelle, puisqu'ils étaient à la solde de la cour de Madrid.

Partageant l'optimisme de Napoléon, Dupont croyait que son expédition militaire ne serait, selon sa propre expression, qu'une «promenade conquérante».

Digitized by Google

La junte de Séville, ou comité directeur insurrectionnel, disposait de troupes bien équipées et bien disciplinées. Les officiers appartenaient à la noblesse.

Lorsque la junte de Grenade fit cause commune avec celle de Séville, elle put disposer, désormais, de 34,640 soldats, présents sous les drapeaux, « tous de vieilles troupes », selon des auteurs dignes de foi. Castanos avait été nommé généralissime. 40,000 paysans s'étaient enrôlés. Toute l'Andalousie était en effervescence.

Echavarri, chargé de la défense du magnifique pont d'Alcolea, sur le Guadalquivir, comptant 20 arches en marbre noir, avait lancé cette proclamation à la nouvelle de l'approche de Dupont:

... « Soldats, le lascif Murat fait fabriquer 40,000 carcans pour vous conduire dans le Nord comme d'immondes animaux... N'est-il pas préférable de verser votre sang pour la défense de l'Eglise, du royaume, de vous-mêmes?... Douze millions d'habitants vous contemplent et envient votre gloire. »

Surpris par l'impétuosité de l'attaque des Français, le 7 juin 1808, les Espagnols, ayant perdu quelques centaines d'hommes, n'avaient pu résister à Alcolea; ils s'étaient enfuis, laissant ouverte la route de Cordoue.

Digitized by Google

V. Le pillage de Cordoue, 7 juin 1808

Cordoue, ville de 25,000 habitants — elle renfermait 38 couvents — essaya de résister aux Français. Les portes des remparts furent enfoncées à coups de canon, et les rues emportées d'assaut. Depuis leurs fenêtres, les habitants fusillaient les envahisseurs ou leur lançaient tout ce qui leur tombait sous la main, même du plomb fondu !

Dans le rapport de Dupont à Murat (daté de Cordoue, le 8 juin 1808), on lit que le combat des rues dura une heure. « Les rebelles hâtent leur fuite et couvrent en désordre la route de Séville. Il était alors 5 heures de l'après-midi, et les troupes, qui avaient marché toute la nuit, combattaient depuis 4 heures du matin. »

Après la lutte, l'orgie.

Cordoue fut épouvantablement pillé par les vainqueurs.

Thiers a essayé d'atténuer la vérité. D'après lui, l'infanterie française commit de grands désordres, car elle était, dit-il, «dispersée, gorgée de vin, plongée dans le sommeil et dans la débauche »...

Il a prétendu, à tort, que le sac de Cordoue n'est qu'une «assertion horriblement mensongère», et que l'on ne massacra que «quelques insurgés» armés.

En réalité, la résistance de Cordoue avait servi de prétexte au pillage. Tout fut saccagé pendant quatre jours et quatre nuits,

Digitized by Google

même l'admirable cathédrale, une ancienne mosquée arabe.

Dupont avait mandé à Murat, à Madrid: « Je n'ai rien négligé après la victoire pour ramener le calme et l'ordre en ville, que la populace et les rebelles voulaient piller. Nous avons eu 80 blessés et une trentaine de morts. »

Dans le rapport de Legendre — il est du soir même de la prise de Cordoue, le 7 juin 1808 — on voit que « les maisons d'où l'on fit feu furent saccagées; l'évêché, surtout l'Inquisition, qui étaient de vrais arsenaux, furent ravagés. »

Un témoin de ces atrocités, le général Marescot, après avoir raconté la prise de la ville, à la baïonnette, trouve tout naturel qu'elle fut « pillée », par des soldats, qui ne purent plus être maîtrisés après leur victoire.

Le lendemain, 8 juin, ajoute-t-il dans son rapport, « le général Dupont ordonna la cessation du pillage; mais son ordre a été mal exécuté, et le pillage s'est prolongé pendant plusieurs jours ».

Le futur général Thiébault, alors lieutenant du génie, a expliqué, comme suit, la conduite des soldats de Dupont après la prise de Cordoue: « Les coups de fusil dont nous étions accablés, décidèrent le pillage. Le désordre fut à son comble; la résistance avait irrité le soldat livré à lui-même, et, méconnaissant ses chefs, il s'abandonna au pillage et à toutes les hor-

Digitized by Google

reurs de la guerre. Les femmes, les vieillards, les enfants, rien ne fut respecté. Deux jours après, des cochons mangeaient le sein des femmes qui avaient reçu la mort dans les rues. Ce ne fut que trois jours après que des compagnies d'élite parcoururent les divers quartiers de la ville pour y ramener l'ordre et y maintenir la police. »

Un des meilleurs historiens espagnols de la guerre de l'indépendance, le général Artèche, a affirmé que les Français dépouillèrent la cathédrale et le palais épiscopal de tout ce qu'ils renfermaient de précieux. Dans l'église de la Fuentasanta, dit-il, « les plus pervers assouvirent leur lubricité »... « Toutes les femmes présentant quelques attraits, mariées ou filles, et les religieuses mêmes, furent déshonorées par les soldats, etc. »...

D'après le même auteur, les Français prirent, dans le palais épiscopal, la caisse de l'armée de Cordoue, contenant deux millions et demi de francs.

M. Hamel, l'un des récents historiens de Napoléon, a flétri le sac de Cordoue : « Nos soldats déshonorèrent leur victoire en se livrant à un brigandage effréné : ils pillèrent les maisons, violèrent les femmes ; ce fut une honte pour l'armée française. » On ne saurait mieux dire.

Un sergent suisse au service français, Heidegger, a relaté, dans ses « Souvenirs », ce qui suit : « Nous trouvâmes plus d'or et d'argent que nous n'en pouvions porter. On

Digitized by Google

lança sur les routes les lustres et autres objets lourds en argent. Nos sacs regorgeaient de joyaux (Kostbarkeiten). Tous les magasins furent ouverts, les marchandises jetées sur la rue ou détruites. Il y avait dans nos tentes des bêtes de toute sorte, moutons, porcs, chèvres, volailles, etc., des canapés, des lits, des meubles, des ustensiles d'or et d'argent, de la vaisselle de cuivre, des tableaux, des tonneaux de vin, des provisions, le tout à profusion... »

Le colonel Clerc, guide sûr et bien informé sur les événements qui ont amené la capitulation de Dupont à Baylen, a publié une lettre fort curieuse, et qui montre comment les vainqueurs se comportaient en pays ennemi. Le marquis d'Ordono écrivait de Madrid, le 12 février 1808, à l'ambassadeur Beauharnais : « Le général Dupont occupe aujourd'hui ma maison à Valladolid, et, en outre des meubles et des ornements dont il se sert, il force l'intendant à lui fournir à mes dépens une quantité considérable de bougies pour éclairer les salles, des chandelles et autres ustensiles très coûteux, dont les frais ne s'élèvent pas à moins de 25 francs par jour : dépense qui paraît tout à fait étrangère au logement. Il force en outre l'intendant à lui renouveler journellement le linge de table, ce qui rend les frais de son luxe insupportables, et, pour pouvoir satisfaire l'exigence du général Dupont, dont le luxe est tel qu'il a mis jusqu'ici 60 couverts, l'intendant a

Digitized by Google

dû emprunter des serviettes dans différentes maisons de la ville.

« Je supporte ces dépenses, depuis trois mois que les généraux français ont toujours logé chez moi. Ce n'est pas ce qui m'afflige le plus et dont je souffre le plus, mais d'être obligé de loger dans une auberge avec mon épouse et une partie de ma famille. »

VI. Dupont entre deux armées espagnoles

Quand l'Andalousie apprit l'affreuse conduite des Français de Dupont à Cordoue, l'indignation fut universelle et les patriotes se préparèrent en vue des représailles futures.

Après la prise de Cordoue, deux ou trois cents Suisses du corps espagnol d'Echavari passèrent aux Français. «En même temps, a dit Thiers, un nombre presque égal de soldats des deux régiments suisses que nous avions avec nous, (c'étaient les régiments Preux et Reding), nous quittèrent pour se rendre à l'ennemi.» Le même historien a justifié leur conduite: «Il était évident que ces soldats étrangers combattus entre le goût de servir la France et leur ancien attachement pour l'Espagne flotteraient entre les deux partis, pour se ranger, en définitive, du côté de la victoire. Il ne fallait donc guère y compter en cas de revers, malgré la fidélité bien connue et justement estimée des soldats de leur nation.»

Digitized by Google

D'après le colonel Charles Reding, les 7000 soldats du Dupont, après être restés 12 jours à Cordoue, rebroussèrent chemin et retournèrent à Andujar, situé à six lieues de Baylen.

Comme tout le pays était en ébullition, Dupont avait reconnu l'impossibilité d'aller à Cadix. Il ignorait que l'amiral Rosily qu'il devait débloquer, avait été attaqué avec acharnement par les Anglais et les Espagnols, et qu'il avait dû se rendre à discrétion le 10 juin 1808.

Dupont avait réclamé la division Vedel, qui était à Tolède, et celle de Frère cantonnée à l'Escurial. Ce serait un renfort de plus de 10,000 hommes qu'il recevrait; il pourrait alors marcher sur Séville et Cadix.

Dans un village, situé à trois heures d'Andujar, les Espagnols avaient tué ou mutilé 150 traînards français. Ceux qui étaient mortellement blessés furent... fusillés par leurs camarades accourus trop tard à leur secours. La vengeance fut atroce. D'abord le village fut pillé, puis incendié avec ses habitants! Ceux qui essayèrent de se sauver, furent fusillés ou tués à coups de baïonnettes!

Après avoir rappelé que Baylen est à la tête des défilés de la Sierra Morena, Thiers a blâmé Dupont d'être resté à Andujar: «Ce fut une véritable faute de s'arrêter à Audujar, au lieu d'aller à Baylen même, pour couper court à toute tentative de l'ennemi sur les défilés.»

Digitized by Google

Napoléon avait envoyé plus de 110,000 soldats dans la péninsule ibérique. Il estimait (dans une note du 13 juillet 1808) que Dupont avait plus de forces qu'il lui en fallait, pour conquérir l'Andalousie!

Le corps de Vedel, seul, rejoignit Dupont, le 16 juillet. Il s'établit à Mengibar, un peu au-dessus d'Andujar. Il laissait derrière lui, à Baylen, la division Gobert (4700 hommes).

Vedel avait amené 5400 hommes, Dupont disposait de 20,000 hommes, mais il connaissait à peine son subordonné.

Le 16 juillet 1808, les Espagnols prirent l'offensive. Leur armée régulière était forte de plus de 34,000 soldats aguerris. Castanos s'était avancé depuis Cordoue, le long de la rive gauche du Guadalquivir; il fut repoussé par Dupont à Andujar. Un lieutenant de Castanos, le général T. Reding (un Suisse), venant de Grenade, ne put refouler Vedel hors de Mengibar.

Castanos ne se rebuta pas. Il allait enserrer les Français dans un réseau inextricable.

Les soldats de Dupont souffraient continuellement de la disette et de la chaleur, en Andalousie. Ils ne recevaient qu'un huitième de ration par jour; le vin étant très cher et réservé aux malades, il fallait se contenter de l'eau tiède du Guadalquivir, et cette eau n'était pas abondante. La dysenterie sévissait parmi des troupes aussi mal soignées. On rançonnait et pillait pour vivre.

Digitized by Google

Croyant que Vedel n'avait devant lui qu'un ennemi peu nombreux, Dupont lui demanda des renforts.

Vedel évacua Baylen, où il s'était établi, et il partit avec la majeure partie de sa division, pour rejoindre son chef, à Andujar.

Il n'avait laissé à Baylen que quelques centaines d'hommes. Ils durent battre en retraite devant plusieurs milliers d'Espagnols, aux ordres de Reding.

Quand Dupont fut averti de cette lutte, le soir du 16 juillet 1808, il enjoignit à Vedel de repartir immédiatement pour Baylen, avec ses soldats exténués, de reprendre cette position stratégique, puis, après avoir refoulé les insurgés, «de revenir l'aider à détruire ceux qui étaient devant Andujar.»

Vedel, ne trouvant pas Reding à Baylen — il s'était dérobé — alla le chercher en vain vers la Caroline, du côté de la Sierra Morena. Le lendemain, Reding revint à Baylen, et s'y retrancha solidement, avec sa division et celle de Coupigny (un émigré français). Il disposait de 25,000 hommes, dont 1200 cavaliers, et de 16 canons.

Ainsi, l'armée française était dans une souricière et sa retraite était interceptée.

VII. La bataille de Baylen (19 juillet 1808)

Dupont ayant derrière lui, au sud, Castanos, devant lui, au nord, Reding, — qui le séparait de Vedel, — résolut de s'ouvrir un

Digitized by Google

passage de vive force, en délogeant Reding de Baylen.

Cette tentative audacieuse aurait peut-être abouti, si Dupont n'avait pas été embarrassé par un train d'armée trop considérable, si ses soldats avaient été valides, enfin si Vedel était accouru, comme c'était son devoir, aux appels des canons français.

Il y a six lieues d'Andujar à Baylen.

Dupont se décida à partir d'Andujar pour Baylen, seulement le 18 juillet au soir. Il ignorait que son subordonné avait quitté, pour la seconde fois, cette position, où il allait perdre son renom militaire.

L'évacuation des hôpitaux — il y avait 1500 malades et blessés — et des bagages, causa à Dupont un retard qui lui fut fatal.

Comme il se croyait en sécurité, il ne groupa pas sa cavalerie: celle-ci s'avança éparpillée tout le long du convoi.

Dans quel état se trouvaient ses soldats, marchant dans des flots de poussière et sous une chaleur suffocante? Retenons cette réponse de Thiers, qui diminuera la responsabilité du général en chef: «La moitié du corps d'armée était atteinte de la dysenterie. On n'avait admis dans les hôpitaux que les plus affaiblis, et on avait retenu dans les rangs une quantité d'hommes qui pouvaient à peine porter leurs armes. On plaça sur des voitures les plus malades entre les malades, et 5 à 600 hommes qu'on n'avait pas le moyen de transporter, suivirent les bagages à pied, maigres, pâles, faisant pitié à voir. La chaleur n'avait

Digitized by Google

jamais été plus étouffante, elle passait 40 degrés...» ...«Le soldat se mettait en route, ayant faim, ayant soif, et fort attristé par une retraite qui ne dénotait pas que les affaires fussent en bonne situation...»

Il s'agissait de f... le camp! selon l'énergique expression du futur maréchal Bugeaud, et, le colonel Clerc qui a rappelé ce propos gaulois, a fait la réflexion que, «après avoir hésité, tergiversé, caressé des chimères, Dupont ne le sut point.»

Aux 25,000 excellents soldats espagnols de Reding, il allait opposer 7800 Français et 1600 Suisses.

Nos Confédérés auraient voulu se retirer de la lutte, pour ne pas se battre contre leurs compatriotes au service espagnol. Dupont avait répondu aux officiers suisses: «Messieurs, ce n'est pas sur le champ de bataille que l'on demande sa démission. Ce serait une lâcheté. D'ailleurs vos têtes sont les garants de votre conduite. Vous savez bien que l'Empereur commande en maître en Suisse: votre fortune, vos parents, la Suisse même sont responsables de votre attitude. Allez et réfléchissez à votre devoir.»

En parlant de la veille de la bataille de Baylen, Thiers a écrit: «Jamais plus triste nuit ne précéda un jour plus affreux.»

La bataille qui s'engagea, le 19 juillet 1808, à quatre heures du matin, est l'une des plus horribles de l'époque napoléonienne. «Au fur et à mesure que nos troupes arrivaient ,raconte M. Guillon, elles étaient

Digitized by Google

engagées sous un feu violent, au lieu d'être concentrées pour augmenter leur force.»

Les Français essuyèrent le feu terrible des batteries de Reding et de Coupigny, dès qu'ils débouchèrent dans une petite plaine, que Thiers nous montre «ondulée, bordée à droite et à gauche par des hauteurs couvertes d'oliviers et terminée au fond par le bourg de Baylen.» Ils avaient compté, les malheureux, rencontrer leurs camarades de la division Vedel.!

Rappelons l'observation très juste du colonel Clerc: «Si l'armée française avait été réunie à Baylen, «elle eût défié les efforts de l'ennemi, par la raison que le terrain s'y prêtait, et qu'elle était manoeuvrière.»

Le soleil restait torride; les soldats français en proie à une soif intense n'avaient pas une goutte d'eau pour se désaltérer.

Dupont, quoique atteint de deux coups de feu, s'efforçait d'être à la hauteur de sa bravoure accoutumée. Pour ranimer ses conscrits démoralisés et éreintés, il leur fit annoncer, à midi, la fausse nouvelle de l'arrivée de Vedel! — qui viendra quand il sera trop tard — et il fit porter sur le front les drapeaux espagnols pris par la cavalerie.

L'attaque recommença alors aux cris de: «Vive l'Empereur!» Mais la situation des Français ne s'améliore pas. Ces infortunés se battent depuis plus de huit heures, et après quinze heures de marches et contremarches.

Digitized by Google

Des capitaines commandent les bataillons et des sergents les compagnies, car quantité d'officiers supérieurs ont été tués ou blessés.

Pour comble de disgrâce, les Suisses de Dupont passent à l'ennemi. Ils désertent la mauvaise fortune.

Tout à coup, de formidables détonations retentissent sur les derrières de l'armée française. Elles annoncent l'arrivée prochaine d'une vingtaine de mille vétérans espagnols, conduits par Castanos. Dupont est enserré dans un étau: Castanos forme une des pinces, l'autre est constituée par Théodore Reding et Coupigny.

A des forces décuples, Dupont ne peut plus opposer que 3000 hommes valides. Il a perdu plus de 2400 soldats; quant aux autres, au nombre de 2 à 3000, ils sont, comme le rapporte Thiers, «exténués de fatigue, abattus par la chaleur et la dysenterie»... ...«ils se sont laissés tomber à terre en y jetant leurs armes. Le désespoir est dans toutes les âmes.»

VIII. La capitulation de Baylen (22 juillet 1808)

La situation du Dupont s'aggrave encore quand, une nouvelle armée espagnole, le corps de La Pegna, envoyée par Castanos, renforce Reding et vient sur le champ de bataille. L'artillerie espagnole, beaucoup plus nombreuse que la française, foudroie l'ennemi depuis des positions inexpugnables.

Digitized by Google

Pour sauver la vie de ses hommes, et comme il n'a vu aucune issue à une situation sans espoir, Dupont demande à Reding une suspension d'armes.

Dans une lettre à Savary, successeur de Murat, à Madrid, il dira «l'honneur a été sauvé par la façon dont je me suis battu.»

Dupont ne pouvait agir autrement. Thiers lui a accordé les circonstances atténuantes, car ses soldats — ils n'avaient pas mangé depuis trente-six heures — étaient «entièrement découragés, et ils ne voulaient plus se battre.»

Pendant l'armistice, et au mépris du droit des gens, les troupes espagnoles achevèrent l'investissement de l'armée française.

Vedel arrivera trop tard pour changer le désastre de Baylen en victoire, et tirer de leur agonie les troupiers de Dupont. Vedel avait mis cinq heures pour faire douze kilomètres!

Le général en chef dut signer la capitulation de Baylen, le 22 juillet 1808, d'après laquelle toute l'armée française, y compris le corps de Vedel, était prisonnière de guerre. Elle se rendait à discrétion.

Les Français devaient être dirigés vers le littoral de l'Atlantique et là, embarqués sur des navires espagnols, ils seraient rapatriés en France.

Ces tristes victimes du devoir militaire (car il n'y avait pas seulement les pillards de Cordoue qui étaient prisonniers) seront

Digitized by Google

enfermées sur les odieux pontons de Cadix, puis internées dans les îles Baléares. Ainsi l'ordonnera la junte de Séville qui refusera de ratifier la capitulation de Baylen!

Dans sa Relation à la junte de Séville, Castanos, après avoir dit que 17,000 Français avaient mis bas les armes et abandonné aux vainqueurs, leurs aigles, drapeaux, leur artillerie, les munitions, les voitures et équipages, traçait le tableau suivant:... «les Français ont défilé devant nous. La première colonne, de 2000 hommes, a excité notre admiration; elle était entièrement composée d'hommes de la taille des grenadiers. Les colonnes suivantes étaient aussi de la plus belle tenue. Quel spectacle pour moi! La plus grande humiliation que les arrogants soldats de l'arrogant Napoléon aient essuyée jusqu'à présent. Je ne sais quels sentiments ont éprouvé nos troupes en voyant défiler nos ennemis; quant à moi, je crus que le ciel m'envoyait un songe, et, élevant mon coeur et mes mains vers le Dieu des armées, je lui offris nos actions de grâces pour sa toute puissante assistance.»

Dans sa «Relation d'un aide-major», un médecin militaire français a raconté les souffrances des soldats de Dupont et de Vedel, avant leur arrivée à Cadix... «des longues files de nos régiments déguenillés ressemblaient à des processions de malades indigents qu'un incendie a chassé de leur hôpital...»

La haine féroce du bas peuple se donnait

Digitized by Google

libre carrière contre des vaincus désarmés: femmes, enfants, vieillards rivalisaient d'ardeur avec les hommes, et massacraient les retardataires ou les invalides.

Les Français, arrivèrent à Cadix, après de longues marches forcées, après des campements sous un ciel torride. Nous consulterons plus tard leur martyrologe, et verrons que 2000 seulement de ces 17,000 captifs, reverront la France.

Les Espagnols virent dans ces fantômes, sans souliers, et sans linge, les invincibles soldats de Napoléon!

Cette légende fut officiellement consacrée par la junte de Séville qui fit distribuer, à l'armée de Castanos, des drapeaux sur lesquels on lisait cette orgueilleuse, mais mensongère dédicace: «Aux vainqueurs des vainqueurs de Marengo, d'Austerlitz et de Jéna.»

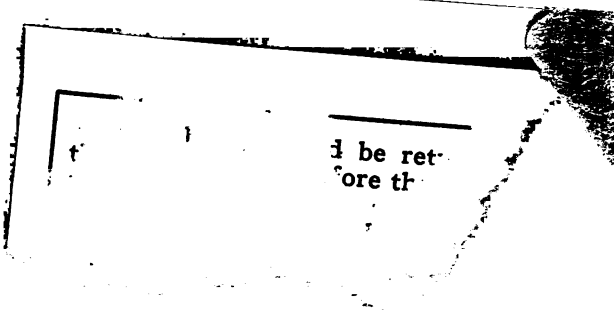
Désormais, les Espagnols, éblouis par leur victoire de Baylen, due à leur écrasante supériorité numérique et à l'isolement de Dupont, rêvèrent la conquête de la France et se virent déjà faisant une entrée triomphale à Paris. Leur rêve sera de courte durée: quelques mois plus tard, en décembre 1808, nous le verrons, Napoléon rétablira son frère Joseph — le roi «intrus» — sur le trône d'Espagne, à Madrid.

Emile FARNY.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google